Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 1 (1907)

Artikel: Une mécène pauvre
Autor: Rossel, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-751191

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Spannung halten, sich immer wieder auf neue Gegenstände beziehen. Man sollte demgegenüber nie ganz vergessen, dass es auch Dinge von Stabilität in der Welt gibt. Es gibt wirklich Erfindungen, die in ihren wesentlichen Grundzügen nur einmal erfunden werden können. Eine solche Erfindung wird die aus dem Esperanto sich ergebende Weltsprache sein, wenn die Änderungen angebracht sein werden, welche die Delegation für nötig hält. Man hat berechnet, dass bereits das jetzige Esperanto zu etwa 80 bis 90 % den Prinzipien der Weltsprache gemäss als schon feststehend angesehen werden muss. Gerade diese Sprache wird daher die notwendigen Änderungen ertragen, ohne dass die geringste Verwirrung entstehen wird. Und nach dieser Periode wird ihre Stabilität eine so vollkommene, wie die der natürlichen Sprachen sein, das heisst ihre Veränderungen werden uns im Verlaufe einiger Menschenalter ebenso wenig stören, wie bei diesen.

Die beiden bisher unabhängig von einander und nebeneinanderher laufenden Bewegungen zur Einführung einer internationalen Hilfssprache, die theoretische der Delegation und die praktische des Esperanto, werden sich künftig vereinigen und zu einem gemeinsam fliessenden gewaltigen Strome anschwellen. So hoffen wir, das schöne Ziel zu erreichen, dessen praktische Bedeutung schon Leibnitz schildert, wenn er sagt:

„SI UNA LINGUA ESSET IN MUNDO, ACCEDERET IN EFFECTU GENERI HUMANO TERTIA PARS VITAE, QUIPPE QUAE LINGUIS IMPEDITUR."

ZÜRICH. PROF. DR RICH. LORENZ.

□□□

UN MÉCÈNE PAUVRE.

Ce titre peut paraître singulier. Mais si, en fait de générosité, tout est presque dans la façon de donner, dans la grâce, et la discrétion du geste, que de pauvres ont la libéralité plus réconfortante que bien des riches! Et puis, ceux qui reçoivent n'ont pas seulement besoin d'argent; une avance amicale, un encouragement opportun, une recommandation utile, un bon conseil peuvent être plus précieux que tout le reste. C'est ce que je me disais, en parcourant l'élégante et définitive étude que

Monsieur Michel Salomon a consacrée à Charles Nodier[1]). Le frais conteur, le spirituel grammairien, le moraliste, le critique, l'auteur de Smarra et de Trilby, ne serait plus qu'un nom pour la génération actuelle et pour celles qui suivront, s'il n'avait pas été plus qu'un homme de talent: un homme de cœur.

Je voudrais le montrer, dans son intérieur si ouvert et si chaud, entre une femme qui eut le génie de l'affection et une fille qui mérita ces vers d'Alexandre Guiraud: „Pourquoi", demande Guiraud à Nodier, dans la dédicace de ses Prismes poétiques,

> Pourquoi dans tes écrits ce souffle pur de roses?
> Pourquoi cette harmonie et ces fraîches couleurs?
> C'est qu'une jeune fille au doux nom de Marie,
> Qui chante comme toi, qui pour toi veille et prie,
> Fait tomber sur ton front ses baisers et ses fleurs.

Après une jeunesse aventureuse et même un peu folle, Charles Nodier avait fait la meilleure action de sa vie: il s'était marié et il avait choisi la plus fidèle comme la plus aimante des compagnes. La notoriété, à défaut de la gloire, était venue malgré les prédictions paternelles. Le digne Antoine Nodier n'avait pas manqué d'avertir son fils Charles, comme tous les pères ont averti tous leurs fils piqués par la tarentule littéraire: „Je ne puis cesser de te répéter que c'est un pauvre état que celui d'auteur, dans un temps où tout le monde veut l'être (et nous, nous imaginions que la scriptomanie ne datait que d'aujourd'hui)... Cesse donc, mon ami, de te tourmenter l'esprit à composer de bons petits ouvrages, qui n'auront qu'une vogue passagère et qui ne te produiront qu'un très léger profit, tandis que tu peux t'assurer, par un meilleur emploi de tes talents, une existence avantageuse et honorable dans la société". Non, la muse n'apporta point la fortune à Charles Nodier; c'est à peine si, vers la fin de sa vie, il jouit d'une modeste aisance, car les belles-lettres et les lettres de rente n'ont en général rien de commun. Mais, déjà dans son „réduit" de la rue de Provence, et même dans son triste appartement de la rue de Choiseul, il avait su attirer vers son „salon", qui était la chambre quelconque d'un ménage besogneux, l'espoir et l'élite du romantisme naissant.

---

[1]) Charles Nodier et le groupe romantique, 1 vol. in-12. Perrin & Cie., Paris.

Vers la fin de l'année 1823, le poste de bibliothécaire du comte d'Artois, à l'Arsenal, n'étant plus occupé, des amis de Nodier sollicitèrent, à son insu, un emploi qui convenait merveilleusement à ses goûts. Il avait toujours eu la passion des livres, et, comme le héros de l'une de ses histoires, il eût volontiers commandé à son tailleur des „poches in-quarto". Le comte d'Artois, „Monsieur", signa la nomination de Charles Nodier le3 Avril 1824.

La Bibliothèque de l'Arsenal! Ces deux mots résument tout un moment de la littérature française et ils évoquent l'amène sourire, si fin, en même temps que si cordial, du Mécène pauvre que fut Nodier. On a maintes fois décrit la nouvelle demeure de celui qui, désormais,

Pourra de nos vélins garder la chaste flamme.

„Elle avait, nous dit Monsieur Salomon, vue d'un côté sur la déserte rue de Sully; de l'autre, sur l'île de Louviers, où, derrière un rideau de peupliers, s'étendait un maussade chantier de bois. Dans les beaux jours, il est vrai, ce voisinage procurait un agrément. Les berges de l'île se paraient d'une végétation qui égayait ce coin du vieux Paris industriel. D'un balcon, disparu aujourd'hui, Nodier prit plaisir, souvent, les soirs d'été, à entendre coasser les grenouilles comme en pleine campagne et, tout en regardant le soleil se coucher derrière Notre-Dame, à oublier la capitale. Sur ce balcon ouvrait un salon qui séparait deux chambres à coucher . . . Marie Mennessier-Nodier raconte que le premier sentiment de sa mère, en franchissant les larges portes à gonds dorés de l'hôtel où vivait le souvenir de la Maréchale de Luxembourg, fut un regret pour l'humble gîte qu'elle quittait. Le logement qui devenait le sien, „dans un pavillon presque royal", n'avait rien que de très simple, si peuplé qu'il pût être d'ombres princières. Mais Nodier y trouva ce qui lui avait toujours manqué: la sécurité du lendemain". Et il y put déployer toutes les ressources de ce gentil fanatisme d'hospitalité, qui est l'un des plus jolis traits de son caractère.

Avec Charles Nodier, c'est toute la littérature contemporaine qui fit son entrée à l'Arsenal, du moins toute la littérature qui avait renié le classicisme attardé d'un Campenon ou d'un Delille. On n'est plus écrasé sous le poids glorieux de l'épopée napo-

léonienne, on respire et l'on rêve. L'esprit français, qui s'est peu à peu refroidi et desséché, a repris un contact fécondant avec l'esprit de l'Angleterre et de l'Allemagne. Goethe, Schiller, Hoffmann sont dévorés comme Shakespeare et Byron. Le romantisme est parti pour les étoiles; mais il s'arrête à l'Arsenal, sans qu'on ait à l'en prier trop. Il y dîne même, avec une agréable régularité. Ainsi que le note Monsieur Michel Salomon, „quelques-uns, du moins, de ses représentants les plus notables s'assirent bien des fois, de compagnie avec des artistes, à la table du nouveau bibliothécaire, — notre bonne petite table, disait-il. Point si petite, puisque si hospitalière. Sans compter les survenants d'occasion, pour qui on mettait, au besoin, des rallonges, et qui s'appelaient Victor Hugo, Sainte-Beuve, David d'Angers, ils étaient plusieurs qui avaient leurs couverts dressés d'avance: Taylor, Cailleux, François Wey, Dausatz, Dumas, Soulié . . . Soulié, le collègue de Nodier à l'Arsenal, insouciant, bon vivant et prodigue, était comme de la famille. Taylor, administrateur des Français, avait toujours des billets de théâtre plein ses poches . . . Mais c'est Alphonse de Cailleux qu'il faut appeler le grand pourvoyeur des menus de l'Arsenal. Directeur des Musées sous Louis-Philippe, et très bien en cour, il avait sa chambre au château d'Eu où il accompagnait souvent le roi, et, de la plantureuse Normandie, il expédiait, chaque huitaine, rue de Sully, quelque bourriche. Il appelait cela „sa rente du dimanche". Les convives de hasard étaient nombreux aussi. Ils ne gênaient point, et l'on ne se gênait nullement pour eux. Une amusante anecdote le prouvera. Nodier avait, un soir, reçu la visite inopinée du prince de Prusse et il crut devoir le retenir à dîner: n'aurait-on pas, après le dessert, des lectures de Lamartine, de Hugo, de Musset? Malheureusement, il était le plus distrait des mortels, et il negligea de prévenir sa femme. Quand on se mit à table, on constata, non sans inquiétude, qu'il n'y avait qu'un poulet pour plat de résistance. Mais Madame Nodier ne perdit pas la tête; elle expliqua la situation à deux de ses invitées et à sa fille, qui s'engagèrent à n'avoir que peu d'appétit. Lorsque le poulet est servi, Nodier le découpe lentement. Il en offre une aile à sa fille, — qui refuse; à sa femme, — qui refuse; aux invitées, — qui refusent . . . Il s'adresse au

prince: — Ma foi, Monseigneur, je ne vous conseille pas ce poulet; il doit être empoisonné; ni ces dames, ni ma femme, ni ma fille n'en veulent. On rit, on consentit à en prendre et, finalement, il y en eut pour tout le monde. Cette bonhomie dans l'accueil, cette simplicité et cette rondeur aimable des relations, la distinction aisée, le commerce sûr de l'hôte et de ses proches contribuèrent à remplir le salon plus encore que la salle à manger.

Charles Nodier officiait, Mécène sans le savoir, mais plus donnant même que le Mécène antique. „Alexandre Dumas, rapporte Monsieur Salomon, a raconté avec entrain comment, après le dessert, il aidait Nodier aux préparatifs de la réception. Les soirées, alors, commençaient tôt. Vers huit heures, on arrivait. A peine le maître du logis avait-il eu le temps de quitter la table, pour aller, soutenu d'un bras ami, chercher un fauteuil. Même assez loin de la vieillesse, une fatigue se trahissait dans sa longue et mince personne, et on lui devinait, comme à certaines plantes frêles, un besoin de s'appuyer. Il s'asseyait et, tout en causant, savourait le bien-être de la digestion. Il causait littérature, bien entendu, à moins que ce ne fût philologie, ou bibliographie, ou bibliomanie . . . On pouvait d'ailleurs l'interroger sur la physiologie, la sociologie, la pédagogie, le droit constitutionnel, le budget et les bateaux à vapeur". Quand il ne savait pas, il inventait. Dumas l'avait surnommé „un sac à paradoxes". Parfois, il détaillait l'un ou l'autre de ses contes, l'aventure du „Trésor des fèves" ou la „Fin tragique du chien Brisquet". Les écrivains cotés se réchauffaient à ce foyer d'intelligence et de bonté. Les débutants y lisaient leurs vers, qui leur étaient payés en applaudissements ou en judicieuses et bienveillantes critiques. Nul ne sortait du salon de l'Arsenal sans avoir l'âme plus libre et plus vaillante.

Comme la mode était aux albums, l'Arsenal eut le sien. Le nom le plus „fulgurant" qui s'y trouve est naturellement celui de Victor Hugo. La presse littéraire ayant fort malmené Han d'Islande, Nodier avait protesté par un article de louange où les réserves mêmes n'étaient pas déplaisantes à subir. Hugo alla remercier Nodier. Franc-Comtois tous les deux, et quoique l'un fût de vingt-deux ans l'aîné de l'autre, ils se lièrent d'une „amitié de granit", suivant l'expression de Marie Mennessier. En 1826, après des éloges délicats adressés par Nodier au volume

des Odes et ballades, Hugo mande au bibliothécaire de l'Arsenal: „Quant à moi, quelle que soit la chance de l'avenir, je suis tranquille, maintenant. Mon nom est scellé sous le vôtre. Enchâssé dans votre article, il ressemble à l'un de ces insectes d'un jour qui se conservent immortels dans les perles dorées de l'ambre. Que puis-je craindre? Ne suis-je pas attaché au pilier de votre gloire par le „noeud de fer"? Cette énergique image est un jeu de mots sur le nom même de Nodier, — nodo hierro. La part faite de l'emphase chère au poète, il reste cependant qu'un sentiment très vif unit Hugo à Nodier. Avant et après la bataille de Hernani, personne ne soutint d'une plus constante, d'une plus enthousiaste approbation, le chef de l'école romantique. Et l'on peut avoir la certitude que l'entourage de Nodier fut aux premiers rangs de ceux qui acclamèrent Hugo durant tout l'orageux mois de Février 1830. Cet appui chaleureux et désintéressé, Hugo le rendit en amitié fervente.

Lamartine, lui aussi, traversa le salon de l'Arsenal. Il y savourait l'admiration choisie d'un cercle d'élection. Charles Rossigneux se le rapelle, disant le Lac, debout, dans une attitude inspirée, et il garda dans l'oreille le son de cette voix qu'il entendit en 1848, en des circonstances plus graves, lorsqu'il fut le secrétaire de Lamartine au gouvernement provisoire. De sa longue et subtile écriture, le poète des Méditations a tracé pour Marie Nodier cette large strophe:

Que pour toi, belle enfant, au printemps de ton âge,
Du livre du destin ce livre soit l'image:
L'amitié, par mes mains, à tes yeux va l'ouvrir;
De ses aveux, plus tard, l'amour va le couvrir;
Puissent-il, de tes jours écartant tout nuage,
Confondre encor leurs pleurs à la dernière page!

A l'heure où la détresse éveillera Lamartine de son rêve de triomphe, une main se tendra vers lui: celle de Madame Nodier, qui est veuve mais en laquelle survit le coeur de son mari.

Un transfuge du romantisme ne fut pas un transfuge de l'Arsenal; c'est le chantre des Nuits. En 1843, un an avant la mort de Nodier, Musset griffonnait ces stances attendries et caressantes:

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche,
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier:

Ce qui la blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage;
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

La liste des „futurs grands hommes" qui s'échappaient du salon de l'Arsenal n'est pas close. Voici Alfred de Vigny,

De Vigny, le frère des anges
Dont il a trahi les secrets.

Ce „frère des anges" était un jeune officier de la garnison de Vincennes. Il conquit tous les suffrages et il troubla même plus d'un cœur, chez les Nodier.

A côté des étoiles de première grandeur, les autres. Emile et Antony Deschamps, les hérauts des princes du romantisme, sont des familiers de l'Arsenal. Emile avait lancé La Muse française, cette éphémère et brillante revue dont Monsieur Jules Marsan publie actuellement une édition critique du plus haut intérêt. Il coudoya, dans la maison de la rue Sully, outre Sainte-Beuve, Alexandre Guiraud, l'auteur du Petit Savoyard que nous avons tous appris par coeur, Jules de Rességuier, soldat et poète comme de Vigny, Soumet, Loève-Veimars, Gustave Planche, Henri de Latouche, Alexandre Dumas père, Ulrich Guttinger, Gérard de Nerval et vingt autres. Le „bon Nodier" eut pour tous, les illustres et les inconnus, la même généreuse indulgence, la même ingénieuse et active sympathie. Il allumait les flambeaux, il empêchait les faibles lumignons de s'éteindre. Il était le protecteur bénévole des lettres et le ministre sans portefeuille du goût littéraire.

Fraternité des arts! Union fortunée!

s'écriera Sainte-Beuve, en célébrant la douceur de ces

Soirs dont le souvenir, même après mainte année,
Charmera le vieillard.

Charles Nodier s'oubliait pour se donner. Et comment se donnait-il? Tout entier, avec un enjouement et une séduction dans ce don de soi, avec une facilité et une grâce telles qu'il nous apparaît bien comme le moins opulent mais comme le plus exquis des Mécènes. Auprès de lui, sa fille Marie remplissait l'office de „grande maréchale de son palais", avec ce tact qui est l'esprit du cœur. Victor Pavie, collégien de province, avait

eu la naïve ambition de se faire entre-bâiller la porte de l'Arsenal. Son désir n'était rien moins que hardi; cette porte ne s'ouvrait-elle pas toute seule? Il nous a dit, dans une lettre, avec quel art de prévénance Marie Nodier rassurait, dès le seuil du salon, „le plus gauche, le plus obscur des écoliers". Et Madame Nodier, donc! Impossible d'avoir plus égard qu'elle à l'amour-propre des humbles. Ils pouvaient compter sur la même réception que les célébrités du jour. „Pas plus le mérite personnel que le rang social ne l'éblouissait, affirme Monsieur Salomon. A tous, elle distribuait son sourire". Il ajoute: „C'était une figure non banale que Madame Nodier. Parmi ces poètes et ces artistes, hantés d'idéal et possédés de lyrisme, quelques-uns échevelés et délirants, elle représentait l'équilibre de la raison . . Elle prodiguait autour d'elle les conseils d'économie domestique, même de cuisine, et osait engager les jeunes filles à se mettre en état de surveiller leur pot. Elle soignait le sien à merveille . . . Son bon sens pratique s'armait d'une pointe de malice. Elle abondait, sur les gens, en observations d'une netteté décisive, — sans préjudice d'une bonté accueillante et, le cas échéant, dévouée. Il n'était si gros personnage qu'elle ne soupesât lestement, sans nulle révérence. Il n'était chose non plus sur quoi sa gaîté prompte et sensée ne se prononçât avec hardiesse."

Ainsi entouré, ainsi secondé, Charles Nodier put transformer l'étroit salon de l'Arsenal en un lieu d'aimable rendez-vous pour quiconque avait le culte des lettres et des arts. Son œuvre elle-même souffrit sans doute de ce qu'il vivait d'abord pour les autres. Mais sa mémoire n'a pas à s'en plaindre. Il a fait plus et mieux que des livres, bien que plusieurs des siens ne soient pas indifférents: il a cultivé, arrosé, orné, pendant un quart de siècle, le jardin du génie français, et il a laissé, dans le monde de la littérature, dans ce monde où la susceptibilité, l'envie, la rage de parvenir sont monnaie courante, l'exemple d'un détachement personnel et d'un altruisme souriant qui sont uniques dans l'histoire du genus irritabile.

BERNE. VIRGILE ROSSEL.

□□□